

Dans les coulisses de l'Évangile d'Andréas Dettwiler,

spécialiste du Nouveau Testament, professeur à la Faculté de Théologie de l'Université de Genève. Livre paru en 2016. Labor et Fidès & Bayard Editions.

La reconstruction historique et détaillée du bref séjour final de Jésus à Jérusalem, pose des questions nombreuses et fort complexes. Un seul fait historique ne fait aucun doute : Jésus y a été mis à mort par crucifixion, sous la responsabilité du préfet romain Ponce Pilate.

La crucifixion, « supplice le plus cruel et le plus horrible », selon Cicéron, était la peine capitale typiquement romaine à l'époque, appliquée principalement aux esclaves, brigands et pirates en cas d'insurrection ou de haute trahison. Jésus fut éliminé pour des raisons politiques.

Or, c'est là que commencent les problèmes de reconstruction, car le Nazaréen n'avait pas un agenda purement politique. En clair, il ne se définissait pas comme agitateur nationaliste, appelant ses compatriotes à prendre les armes ou à ne pas payer l'impôt, ou à se soulever contre les romains.

Cependant, plusieurs éléments de l'activité de Jésus comportaient des éléments implicitement politiques ou pouvaient être compris comme tels, à une époque où politique et religion n'étaient pas clairement dissociées.

Ainsi, l'annonce de l'avènement imminent du Règne de Dieu pouvait être compris comme une contestation du pouvoir en place. Sa critique du pouvoir religieux pouvait être comprise comme une tentative de fragiliser l'équilibre délicat entre les divers pouvoirs de la ville. Ses paroles à l'égard du Temple pouvaient être lues comme une remise en cause de l'institution qui tenait les rennes de l'économie de Jérusalem et de sa région.

Il est clair que la responsabilité de certaines autorités juives (et non des Juifs) lors de l'arrestation et du procès est à prendre en compte. Il y a eu un consensus au sein des responsables religieux de Jérusalem pour établir des motifs d'accusation qui avaient des chances de réussir auprès de Pilate.

Mais leur formulation restent dans l'ombre de l'histoire tant les textes évangéliques ont été réécrits dans une perspective chrétienne ultérieure. La fin se résume rapidement.

Contrairement aux usages gréco-romains, où l'on abandonnait les cadavres en croix pour que les animaux les dévorent, - ultime geste de déshonneur -, les juifs demandaient à ce que l'on ensevelisse les cadavres avant la nuit, pour des raisons de pureté religieuse. On enveloppait (cf. Mc, Mt & Lc) rapidement les cadavres dans un drap et on les mettaient dans une fosse commune sans rites funéraires. Les textes

disent que Jésus a été mis dans un tombeau proche du lieu de crucifixion par un juif pieux, Josèphe d'Arimathie.

Quant à la résurrection, elle est du monde de la foi, et la foi ne peut avoir un intérêt à ce qu'il y ait confusion entre son langage et celui de la description historique. Personne n'a assisté à la résurrection.

Les témoignages de la résurrection se présentent toujours comme des témoignages de la foi en la résurrection. Les récits d'apparition, quant à eux, mettent en avant le caractère tâtonnant, inattendu, voire perturbant de l'expérience pascale. Le doute et le malentendu apparaissent régulièrement.

La symbolique du chemin que Luc met en scène avec son récit d'Emmaüs, signifie bien qu'il y a eu un long temps de maturation pour que naisse la foi en la résurrection, même si pour des raisons théologiques, on la place au soir de Pâques. Enfin, il faut distinguer la question de l'historicité du « tombeau vide » et le message religieux qui en relève. Seul Marc parle de la découverte du tombeau vide.

Les écrits de Paul, - les plus anciens documents -, ne disent rien d'un tombeau vide. Mais « le tombeau vide » a un sens, contenu dans le texte de Marc : Il veut dire que Jésus n'est plus dans le monde de la mort.

L'expérience pascale, contenu dans le personnage du « disciple aimé » et celui de Thomas, dans le quatrième évangile, atteste que c'est l'amour qui ouvre à la foi et non les apparitions qui ont toujours un caractère subjectif. (à suivre)

Le christianisme naissant a hérité le langage de la résurrection du genre apocalyptique juif. Depuis le III^e s. avant notre ère, ce genre littéraire développait l'idée qu'il y aurait une résurrection des morts à la fin des temps.

Face aux expériences d'injustices et de persécutions que les croyants juifs subissaient au nom de leur fidélité à Dieu, on affirmait, par le langage apocalyptique, que Dieu les ressusciterait « au dernier jour ».

Cette croyance répondait à une question fondamentale, celle de la justice divine. Ce langage de la résurrection se base sur la continuité de vie. La mort est alors conçue comme un sommeil, dans l'attente d'être « réveillé », terme grec traduit par « ressuscité ».

Le christianisme naissant reprend cette représentation pour exprimer sa foi en la victoire de Dieu sur la mort. Ainsi, le destin du Christ sera désormais le paradigme, c.à.d. le modèle type par excellence : Ce qui s'est passé pour lui annonce ce qui se passera pour chacune et chacun, à la Fin.

Mais il y a un risque de confusion, lié au langage de la résurrection, dû à l'utilisation des verbes « se réveiller », « se relever », que l'on retrouve dans des

récits de miracles qui désignent le retour à la vie (Lazare, la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm), car la résurrection n'est pas la réanimation d'un cadavre pour retourner à une vie naturelle.

Mais cette réflexion née de la foi pascalle en la résurrection de Jésus, le fait qu'il soit devenu le prototype de l'humanité renouvelée, va faire de lui un être divin qui est descendu du ciel pour assumer entièrement la condition humaine. Alors, à ce mouvement « vers le bas », jusque dans la mort, va correspondre le mouvement inverse « vers le haut » qui est exprimé par le terme « résurrection ».

Du coup, toutes les étapes de la vie de Jésus vont être relues selon ce concept. Et cet effort de relecture, à la lumière de la résurrection pascalle, va déboucher sur la production de plusieurs évangiles.

De manière plus générale, cette pensée, cette théologie de la foi pascalle, va façonner de manière déterminante la foi chrétienne : désormais, le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob » devient le « Dieu de Jésus-Christ ».

C'est à ce moment-là que Jésus de Nazareth va devenir, non pas « fils de Dieu », titre messianique, mais « LE Fils de Dieu » (Dieu, le Fils).

Dès lors, selon les évangiles, le langage apocalyptique sur la Fin va être modifié : Luc ne parle pas de résurrection au terme de l'histoire, mais ose le « aujourd'hui tu seras avec moi », à l'adresse du bon larron ; de même, au « Je sais qu'il [Lazare] ressuscitera - futur - au dernier jour » de Marthe, St Jean oppose le « Je suis - au présent - la résurrection et la vie ».

Ceci dit, la venue imminente du Règne de Dieu que proclamaient les apocalypses juives, qu'annonçaient J-Baptiste et Jésus lui-même, ne s'est pas réalisée. Car Jésus de Nazareth s'était imaginé l'avenir à travers les lunettes de la tradition apocalyptique, vu que ce cadre lui était familier.

Sur ce point, il s'est trompé : La Fin n'est pas arrivée, la venue du Royaume de Dieu qu'il espérait imminente, ne s'est pas produite. Il a pris la direction de Jérusalem probablement pour y porter son message, et nous connaissons la suite !

Nous devons accorder à Jésus de Nazareth, ce que nous accordons à tout humain : le droit de se tromper. Car n'oublions pas que le Concile de Calcédoine, en 451, a postulé le dogme de la double nature du Christ : véritablement Dieu, mais aussi véritablement humain.

Et s'il est véritablement humain, il est véritablement limité par sa nature, les croyances et la pensée de son temps. Dire que le Christ savait tout, était omniscient, voilà des présupposés métaphysiques qu'une partie de la théologie contemporaine tente de mettre en question et de travailler...

Pour conclure, disons qu'entre le Nazaréen et le Christ de la foi, il y a une distance qui est née quand le christianisme a commencé à relire la vie du premier avec les lunettes de sa foi ! (Fin)